

L'EFFORT DU CANADA POUR LA GUERRE APPRÉCIÉ

LE SECRÉTAIRE DE LA GUERRE BAKER APPUIE SUR LA SYMPATHIE MUTUELLE DES DEUX PAYS

Le Canada et les Etats-Unis doivent donner l'exemple aux nouvelles nations libres dans une plus haute sphère d'amitié, base des vraies démocraties.

NOUS VOUS AVONS VUS À L'OEUVRE AVEC ADMIRATION.

Porteur d'un message cordial de la part des Etats-Unis, M. Newton D. Baker, secrétaire de la guerre dans le cabinet américain, a prononcé devant le Canadian Club d'Ottawa un discours très brillant dans lequel il a fait voir le rôle du Canada et des Etats-Unis dans la guerre et le splendide exemple donné par nos deux pays aux peuples européens qui viennent de conquérir leur liberté. Il a rendu un splendide hommage à l'effort du Canada dans la guerre et, parlant des relations de son pays et du nôtre, il a dit que nos frontières n'étaient pas la ligne où devait cesser notre amitié réciproque, mais le point où nos deux nations se donnaient la main.

M. Baker a parlé en présence de Son Excellence le Gouverneur général, de plusieurs membres du cabinet et d'un nombre considérable de citoyens marquants dans la vie publique.

Voici une traduction littérale de son discours:

Je suis assurément l'homme le plus heureux de cette réunion parce qu'elle fournit l'occasion d'apporter un salut cordial du peuple des Etats-Unis au peuple du Canada. Je crois que cette guerre n'est pas sans consolations—elle en a besoin de beaucoup, et elle en a quelques-unes—et, vraiment, l'un des bénéfices les plus durables que cette rude épreuve aura apportés aux enfants des hommes sera ce fait que des hommes, jusqu'ici de simples voisins, se sont enfin découverts les uns les autres. (Ecoutez, écoutez.) Le lien d'union qui s'est établi quand vos soldats et les nôtres ont combattu épaule contre épaule, on ne permettra pas qu'il soit jamais rompu. (Ecoutez, écoutez, et applaudissements.)

J'éprouve toujours un sentiment de crainte lorsque je me trouve en terre étrangère. J'ai visité la France il n'y a pas longtemps, et une fois que nous voyagions en chemin de fer nous passâmes dans une petite ville plongée dans l'obscurité par mesure de précaution contre les attaques aériennes. A la gare où nous étions arrêtés il devint évident que, pour une raison ou pour une autre, un rassemblement s'était formé; nous pouvions entendre les murmures de conversations tenues à voix basse ou sur un ton plus ou moins élevé. Je demandai à un des officiers français qui m'accompagnaient de sortir et de s'enquérir de la cause de cette excitation. Il revint m'annoncer que le bruit s'était répandu que le ministre de la guerre était sur le train et que cette foule s'était rassemblée pour avoir le plaisir de le voir. J'en fus tout gonflé de satisfaction. (Rires.) J'étais enchanté de voir que ma renommée m'avait devancé, qu'elle avait mis aussi peu de temps à se rendre aussi loin, et avec un profond sentiment de condescendance pour ceux qui m'honoraient ainsi je pensai que je devais sortir sur la plate-forme d'arrière pour saluer cette foule et lui donner un salut de reconnaissance, tout en lui permettant de

me regarder. (Rires.) C'est ce que je fis. Je fis ma part. Mais lorsque je fus dehors et que j'eus donné un bon coup de chapeau et fait une profonde révérence les gens s'écrièrent d'une seule voix: "Vive monsieur Clémenceau!" (Rires et applaudissements.) Apparemment le seul ministre de la Guerre dont ils eussent entendu parler était leur propre ministre si distingué. (Rires.)

UNIS DANS UN DÉSIR.

Et pourtant je me sens libre de toute la gêne que cet incident pourrait m'inspirer par ce fait que j'ai le sentiment de ne pas être tout à fait un étranger au Canada. (Ecoutez, écoutez.) J'ai eu, durant la dernière guerre, des relations d'affaires avec le distingué président de cette réunion, des relations où il m'a paru de toute évidence que son seul désir était d'avancer la cause commune et que les arrangements qu'il proposait entre les Etats-Unis et le Canada étaient animés d'un esprit d'amitié désintéressée et inspirés par le désir de mettre en œuvre, dans toute la mesure du possible, et pour notre bien réciproque, la force et l'énergie concertées des deux nations. (Applaudissements.) Et je me priverais d'une partie très agréable de ma tâche si je ne déclarais pas en sa présence qu'en cette circonstance et dans d'autres où nous avons eu à traiter ensemble—comme, du reste, dans toutes les relations d'affaires, et elles ont été nombreuses, qui ont existé entre le gouvernement du Canada et celui des Etats-Unis—la plus charmante réciprocité de bons procédés et une mutuelle assistance ont laissé pour toujours dans la mémoire du gouvernement de Washington le souvenir de l'aide et de la coopération que vous nous avez données avec tant de générosités et de courtoisie. (Applaudissements.)

Maintenant, voulez-vous me permettre de vous parler pendant quelques minutes de la guerre? C'est un sujet qui, naturellement, occupe la première place dans nos esprits. Les choses que nous avons eu à faire dans cette guerre ont mis à l'épreuve notre compétence à nous gouverner et notre véritable loyauté envers la civilisation. Ce n'a pas été une épreuve ordinaire. La puissance contre laquelle nous nous étions dressés était sans doute la plus forte qui ait jamais été organisée au point de vue militaire, sur la surface du globe, et l'attaque qu'elle a portée était, pour la plus grande part, dirigée contre des peuples dont les traditions, les croyances, les goûts inclinaient à des œuvres de paix. Le peuple du Canada, comme le peuple des Etats-Unis, progressaient depuis un grand nombre d'années dans l'industrie et le commerce et notre conception des relations internationales était clairement démontrée par ce fait splendide que, bien que le Canada et les Etats-Unis soient tangents l'un à l'autre sur une ligne de frontière qui traverse le continent, nos relations n'ont pas cessé d'être depuis plus de cent ans pacifiques et amicales. (Appl.) Si la moindre part de la détestable et pernicieuse philosophie qui animait nos adversaires dans le conflit—si un seul grain de cette philosophie avait pu prendre racine dans votre pays ou dans le mien, le grand exemple que nous donnons aurait été impossible. Mais nous sommes vraiment voués aux arts de la paix.

HISTOIRES D'ANNEXION.

Je me souviens que lorsque j'étais enfant on avait coutume de parler aux Etats-Unis des relations du Canada avec notre pays. Je me rappelle toutes sortes de prophéties sur la nécessité pour le Canada de s'annexer les Etats-Unis ou pour les Etats-Unis de s'annexer le Canada. (Rires.) Je me rappelle que ce très grand et talentueux auteur, le professeur Goldwin Smith, écrivait dans la "North American Review", quand j'étais petit garçon, des articles sur l'union commerciale du Canada et des Etats-Unis. Je n'ai pas revu ces articles depuis mon enfance; mais j'ai noté ceci, et, grâce aux saines traditions de nos deux peuples, cette sorte de langage a cessé d'être entendu depuis si longtemps, et pour qu'en m'entendant vous dire qu'il remonte à mes jours de jeunesse vous ne soyez tentés de me croire beaucoup plus vieux que je n'ai l'air d'être. (Rires.)

Nos deux pays ont appris à se respecter réciproquement et à regarder la ligne invisible qui nous sépare non comme la limite où notre amitié cesse, mais comme l'endroit où nous nous donnons la main. (Applaud.)

Toutefois, à part d'être des peuples pacifiques et amants de la paix, nous avons appris à modeler notre conduite sur une honnête philosophie. Nous croyons à l'existence de choses telles que des lois gouvernant la conduite des nations entre elles. Nous étions assez vieux jeu, ou, dirais-je, assez bien inspirés et assez prévoyants pour croire que les règles honnêtes et simples de moralité que les gentilshommes savent appliquer à leur conduite, pouvaient s'appliquer aussi bien aux nations qu'aux individus. (Applaud.) Ainsi avions-nous cru que, pour ce qui est des peuples civilisés de la terre, une guerre injuste entreprise pour l'agrandissement d'une caste militaire impérialiste, était une chose inconcevable, et, à cause de cela, probablement, nous sommes-nous précautionnés moins qu'il ne fallait pour le jour où nous allions être brusquement jetés hors de cette confiance.

Et, alors, le grand choc de 1914 se produisit. Nous apprîmes que cette chose qui avait été tentée pour la première fois dans le ciel par le démon, et dans la suite, par beaucoup de ses imitateurs, mais toujours sans succès—sans plus de succès qu'il n'en obtint lui-même—était de nouveau lâchée sur le monde; que toutes les bornes morales étaient renversées; que toutes les victoires gagnées par la civilisation dans la longue marche de son développement, pour garantir l'innocence de l'innocence contre les terreurs et les dévastations de la guerre, devaient être abandonnées. Nous apprîmes que les traités étaient sujets au caprice des princes, et que lorsqu'ils ne faisaient plus l'affaire des princes il fallait les déchirer; que les spectateurs innocents et les non-combattants devaient être égorgés par les engins nouveaux plus terribles, et que la terreur infligée aux populations civiles devenait l'instrument avec lequel l'agresseur comptait obtenir le succès.

MÉPRIS DE LA "KULTURE".

Je ne saurais vous cacher le mépris, mêlé d'étonnement, que j'ai personnellement pour l'intellect du pays qui pouvait concevoir une telle doctrine dans un siècle aussi avancé. Je me rappelle l'époque où la côte orientale de l'Angleterre fut bombardée et les attaques aériennes des zeppelins sur Londres étaient d'occurrence fréquente, quand les journaux nous rapportaient que des petits enfants étaient mis en miettes dans des magasins où ils venaient acheter des bonbons. On nous disait que la doctrine allemande prêchait une guerre si terrible et une destruction d'innocents si épouvantable que les hommes de ce pays céderaient bientôt sous cette impulsion

d'horreur. Il n'est pas un homme qui ne méprisait une méthode de guerre aussi hideuse que lâche. Sa glorification même en était le côté le plus impressionnant. Quelle autre nation aurait pu lire ainsi l'histoire à travers des lunettes ternies et s'être imaginée que l'Anglais pouvait être terrorisé jusqu'à la soumission par la boucherie de ses bébés? (Appl.)

Et cependant, telle était l'horrible chose déchaînée sur le monde, et les preuves de son manque de conscience, les preuves de l'intensité de sa dévotion à sa doctrine odieuse s'accumulaient toujours, jusqu'à ce qu'enfin survint le désastre en l'honneur duquel notre adversaire a frappé des médailles—le "Lusitania" fut coulé. Cet affreux tableau que nous revoyions le soir en sollicitant vainement le sommeil, quand nos yeux s'ouvraient dans la nuit et que, ne pouvant distinguer les choses qui nous entouraient de fait, nous pouvions tout de même voir les flots agités de la Manche portant dans leurs replis tous ces cadavres de femmes et de petits enfants ballottés en tous sens, victimes innocentes des lâches pirates de la mer—ce tableau qui nous suivait partout et toujours, les Allemands en ont frappé des médailles, en ont fait des effigies. Ils les ont faites sur le bronze; nous les avions gravées dans nos cœurs. (Appl.)

Et dans le frémissement qui envahit toute la civilisation quand cette tragédie fut connue, passa un souffle de détermination, puis un serrement des dents et un esprit de consécration qui offrit, comme l'exprima le président des Etats-Unis, "tout ce que nous avons et tout ce que nous sommes", à cette cause. J'ai visité l'Europe deux fois au cours de la guerre. J'ai pu voir ce que veut dire cette consécration de tout ce que nous avons et de tout ce que nous sommes, là-bas, en Angleterre et en France, plus près de la grande mêlée, et j'ai pu voir des Etats-Unis ce que cela voulait dire ici au Canada.

GROSSE AFFAIRE "COLONIALE".

Lors de mon dernier voyage en France, j'ai entendu une histoire au sujet d'un Australien qui parlait à un soldat des Etats-Unis. Il s'était montré très hospitalier et heureux de rencontrer le soldat américain, puis il dit tout à coup: "Nous, les Australiens, nous sommes bien contents que vous autres Yankees soyez venus. Les Canadiens et vous et tous les autres coloniaux comme nous, nous avons une grosse affaire sur les bras." (Rires.)

Nous vous avons vus à l'œuvre, prenant votre part de l'affaire, et vous me permettez, j'en suis sûr, d'exprimer ma sincère admiration pour la grandeur de l'armée que vous avez mobilisée. Je connais la population du Canada et je crois que le chiffre a atteint 600,000—n'est-ce pas, sir Thomas?—ou à peu près cela. Et je les ai vus à l'étranger. Je n'ai pas eu le privilège de les visiter sur le front même, mais j'ai vu un très grand nombre de soldats canadiens. Je les ai vus bien portants et je les ai vus malades et blessés. Je sais ce que ce dévouement a coûté au Dominion. Votre manière de former, entraîner et expédier votre armée, la façon dont vous avez mobilisé les ressources industrielles, commerciales et financières de ce Dominion, l'empressement avec lequel vous vous êtes lancés à la dépense du grand empire démocratique dont vous faites partie, ont démontré naturellement la solidarité de cet empire, mais mieux que cela, ils ont démontré la solidarité de la civilisation et du droit. (Appl.)

Et de même, quand les Etats-Unis sont entrés dans cette guerre, ils ont donné de nouvelles preuves de la même doctrine. Notre population, va sans dire, est beaucoup plus considérable que la vôtre, et c'est avec plaisir que je constate qu'en dedans de vingt mois, nous avons augmenté l'armée américaine de 100,000 hommes à 3,750,000 (Appl.)

Si l'on me permet de poursuivre ce cours d'idées, cela nous a enseigné une foule de choses. Il nous fallait d'abord décider si nous lèverions cette armée [Suite à la page 8.]